Le brouillage des sources dans les adaptations norroises des chansons de geste

Les sagas norroises qui traduisent nos chansons de geste et nos romans sont en général appelées des *riddarasögur* ou « sagas de chevaliers ». Cette appellation ambiguë désigne non seulement les sagas traduites, mais aussi les sagas dont le contenu repose sur ce que certains ont pu considérer, assez largement, comme étant une « matière du sud »[1]. Cette matière du sud se définit à partir de critères incertains (l'onomastique, certains traits stylistiques ou encore le choix d'intrigues liées à la tradition courtoise) qui opposeraient la saga classique (du type des sagas nationales ou des sagas royales) à ces récits plus pittoresques marqués par les influences étrangères.

Mais derrière cette appellation de « sagas méridionales » il serait en fait plus exact de distinguer celles pour lesquelles nous possédons un correspondant européen, de celles pour lesquelles nous n'en connaissons pas. Et à partir de là, de conclure qu'il existe certainement – mais toute la difficulté réside dans la preuve – des « sagas du sud » qui sont des créations entièrement « originales », composées « à la manière de ». S'il est possible, par exemple, de trouver le correspondant français ou anglo-normand de certaines sagas de chevaliers, comme c'est le cas pour la *Runzivals Saga* (adaptée de la *Chanson de Roland*), ou la *Bevers Saga* (adaptée de

1 — Gustaf Cederschiöld, éditeur d'un certain nombre de ces *riddarasögur* qu'apparemment seul le critère méridional rassemble, a donné à son livre le titre : *Fornsögur Suðrlanda*, (« sagas anciennes des pays du sud », Lund, 1884).

Beuves d'Hamston)[2] en revanche certaines sont bien plus difficiles à identifier : la *Flóvents Saga* n'a de commun avec notre *chanson de Floovant* que le nom et les grands traits de l'intrigue initiale. La *Mágus Saga* ne reprend guère à la geste de Montauban que le nom de son personnage principal (Maugis), et certaines sagas traditionnellement rangées dans la catégorie des récits non « nordiques » ne présentent en revanche aucun trait permettant d'indiquer une dérivation éventuelle. Ainsi les rapports entre les sagas de chevaliers et les sources françaises ou européennes sont parfois difficiles à déterminer, et les catégories sont au fond assez artificielles[3]. C'est là un premier problème que nous devons avoir en tête lorsque nous cherchons dans les textes norrois les sources de nos poèmes disparus : tous les textes norrois qui semblent indiquer une origine étrangère ne sont pas nécessairement des traductions.

Une seconde difficulté survient plus particulièrement dans l'étude des adaptations des chansons de geste carolingiennes. Ces dernières ont, pour la plupart, été insérées dans le cycle qui commence désormais à nous être familier, la « saga de Charlemagne ». Dans cette grosse compilation, les poèmes épiques sont tantôt traduits intégralement, tantôt associés à d'autres sources, connues ou inconnues, comme c'est fréquemment le cas dans les ouvrages de cette ampleur. La branche I (qui rapporte les enfances de Charlemagne, les débuts de son règne, et une partie de ses campagnes), est un assemblage de sources inconnues ou quasiment méconnaissables ; le récit de la guerre contre Agolant, (branche IV) procède de deux textes différents ; le récit de la

2 — *Bevers Saga* a été éditée par Christopher Sanders avec le texte anglo-normand en regard, *Bevers Saga*, Stofnun Árna Magnússonar á Íslandi, Reykjavík, 2001. La *Saga de Charlemagne* a été traduite par D. Lacroix, Paris, 2000.

3 — On a proposé d'autres appellations. Les « sagas de chevaliers originales » sont l'objet d'étude que s'est donné Astrid van Nahl (*Originale Riddarasögur als Teil altnordischer Sagaliteratur*, Peter Lang Verlag, Frankfurt am Main, 1981). Dans son aperçu de la littérature critique pp.1 à 10, elle fait le point sur ces problèmes de terminologie. Chacune dans sa langue, ces appellations mettent en valeur un aspect du problème : il y a le terme allemand de « Märchensagas », qui est employé par exemple par Kurt Schier, *Sagaliteratur*, Stuttgart, 1970, p. 112 et s. ; celui, très prisé des anglo-saxons, de « romances » ou « romantic sagas », terme plus intraduisible encore que le précédent, et dont l'emploi dans les lettres médiévales françaises pose le même genre de problèmes. Voir par exemple M. Schlauch, *Romances in Iceland*, New-York, 1934 ; et enfin celui emprunté au vieil islandais de « lygisögur » (« sagas mensongères »), qu'on rencontre chez Finnur Jónsson, *Den Oldnorske og oldislandske litteraturs historie*, Copenhague, 1924, vol. III, p. 98, ou encore chez Jan de Vries, *Altnordische Literaturgeschichte*, vol. II, Berlin, 1967, p. 536. Jan de Vries utilise le terme pour réunir à la fois les « sagas de chevaliers » traduites et non traduites, « riddarasögur », d'un côté, et les « sagas légendaires », « fornaldarsögur », à contenu nordique, de l'autre (cf. A. van Nahl, *op. cit.*, p. 7). C'est donc sur la base d'une distinction entre fiction et vérité qu'il propose son classement.

guerre de Saxe (branche V) correspond à un poème épique perdu et peut-être interpolé, et l'on pourrait citer d'autres exemples. La compilation s'achève d'ailleurs sur un ensemble de chapitres désordonnés derrière lesquels on reconnaît certains thèmes épiques, mêlés à des extraits de littérature édifiante empruntée aux chroniques.

Ce qu'il faut bien ici appeler un brouillage des sources nous oblige à prendre d'infinies précautions dans l'étude de la transmission des textes. Même, et peut-être davantage encore, lorsque les textes norrois multiplient les références aux sources, qu'ils défendent comme « vraies » et « uniques ».

Revenons dans un premier temps sur ce qui, derrière le texte norrois, peut trahir la présence du texte français. La langue des sagas de traduction est en effet émaillée de tournures syntaxiques et d'emprunts lexicaux ; c'est à l'aide de ces caractéristiques qu'on a voulu définir un « style de cour »[4].

Parmi ces indices qui signalent la source, on peut tout d'abord nommer les termes importés : voici quelques exemples, tirés au hasard de *Bevers Saga*. Dans le premier, l'héroïne Josiane s'emporte contre Bever qui la repousse et le traite de « ribbaldi » :

> Ok þier væri betra heima at hugsa wm bwfie ok geyma hesta ok hlaupa hradliga aa fæte sem einn ribbaldi.
>
> Il te siérait mieux de rester à garder les bœufs et les chevaux et de courir à pieds comme un ribaud[5].

L'origine trahit sans doute l'adjectif français « ribald », que le moyen anglais connaît aussi sous cette forme.

Un peu plus loin dans le texte on trouve le mot « turniment » pour désigner le tournoi[6], ou encore le terme de « palmari » (paumier) en alternance avec l'islandais « pílagrimr »[7].

Si ce sont bien là des contaminations lexicales, elles ne permettent pourtant pas d'établir la nature exacte de la source : mise en prose tardive, roman en vers ou chanson de geste. D'autre part, ce lexique que l'on rencontre plus fréquemment dans les sagas

4 — E.F. Halvorsen a tenté de définir ce qu'il appelle la « prose de traducteur » : voir par exemple son étude consacrée à la version norroise de la *Chanson de Roland*, *The Norse Version of the Chanson de Roland*, Bibliotheca Arnamagnæna, Copenhague 1969, et ses trois articles : « Høvisk Literatur », « Riddersagaer » et « Høvisk Stil » du *Kulturhistorisk Leksikon for Nordisk Middelalder*, Oslo, 1969.

5 — *Bevers Saga*, *op. cit.*, p. 77. Le texte anglo-normand offre la version suivante : « Meuz vus avenist redrescer ceo fossés/e torcher a un torchoun ceo chevaus selés/ke estre chevaler ou en court honuré » (v.700 à 703, *ibid.*, p. 76).

6 — *Ibid.*, p. 303., équivalent aux vers 3344 et suivants.

7 — Par ex. p. 145 (manuscrit « B »), p. 163 (manuscrit « C »), etc.

traduites est également présent dans ces sagas qu'A. Van Nahl nomme les « sagas de chevaliers originales », pour lesquelles nous ne connaissons pas de sources. Il peut même, le cas échéant, s'adapter à la prose des auteurs qui traitent de fictions et d'histoire nationale : le mot « *palmari* », par exemple, se rencontre dans la littérature religieuse et les vies de saints, éventuellement de saints scandinaves. Certains termes importés ont été entièrement adoptés par la langue norroise, au point d'être définitivement admis dans la langue islandaise ; c'est, comme on le sait, le cas de l'adjectif « kurteis » (« poli » en islandais moderne).

Ces emprunts pourraient donc s'avérer être une fausse piste.

On pourrait envisager un second type d'indice, plus sérieux, semble-t-il : la présence, dans le texte, de formules épiques reconnaissables derrière la traduction norroise.

Lors d'une des scènes de bataille de la *Saga de Flóvent*, on trouve par exemple ce qui pourrait être un décalque de la formule « la veïssiez » :

> þar matti sia margan hest med sauðli ok margan riddara lagt liGia ok brynio smátt hoGna
>
> Et là on pouvait voir courir maint cheval sans cavalier, maint chevalier gisant à terre[8].

Ou encore dans la *Saga de la bataille de Roncevaux*, qui conserve un certain nombre de formules du type :

> Nú er orrosta hörd ok áköf
> A présent la bataille est rude et ardente[9]

(la formule est répétée à deux reprises dans le chapitre 15).

On sait par ailleurs que la *saga de Roncevaux*, du moins jusqu'au moment où le manuscrit de la première rédaction de la *Karlamagnússaga* s'interrompt, suit un manuscrit français qui est lui-même proche de celui d'Oxford[10]. Dans ces exemples, le texte norrois fait office de vitrine transparente qui exposerait directement la source française à notre lecture, même si (c'est le cas pour la *Saga de Flovent*) on ne possède pas de source correspondante. La tentation est grande, alors, de reconstituer un texte perdu à partir de ces éléments.

8 — *Flóvents Saga, Fornsögur Suðurlanda*, éditées par Gustaf Cederschiöld, Lund 1884, p. 145 col. 1.

9 — *Karlamagnússaga*, udgivet af C.R. Unger, Christiania 1860, p. 511, p. 512.

10 — Tout en présentant des leçons communes aux autres versions de la *Chanson de Roland*, et sans que son rédacteur se prive, d'autre part, d'abréger et de modifier le texte. Voir à ce sujet les études de Paul Aebischer, *Rolandiana Borealia*, Lausanne, 1954, et de Eyvind Fjeld Halvorsen, *The Norse Version of the Chanson de Roland*, *op. cit.*

Troisième série d'indices qui conduisent aux chansons françaises perdues : les trois passages laissés en français dans deux adaptations norroises distinctes.

Deux d'entre ces trois citations sont contenues dans le manuscrit AM 180 c fol. de la *Karlamagnússaga*, branche V, et la troisième dans le manuscrit AM 580 4to de la *Flóvents Saga*. Les deux premières sont des distiques laissés tels quels à partir de la source – sans doute une chanson de geste anglo-normande. La troisième est un proverbe ajouté à l'appui d'une scène au cours de laquelle un personnage en interpelle violemment un second dans un argument à contenu moralisant. *A priori*, ces vestiges devraient nous permettre de reconstituer la source, et c'est ce que n'ont pas manqué de faire les chercheurs, tant romanistes que scandinavistes[11]. Cependant, au moment précis où les indices deviennent trop évidents, ils commencent également à perdre leur neutralité.

En premier lieu parce que ces trois extraits n'apparaissent pas dans les mêmes circonstances : les conclusions qu'on peut en tirer concernant les sources françaises ne sont pas identiques.

Les deux premières se composent chacune d'un extrait de deux vers d'une *Chanson des Saxons* que le traducteur semble avoir eue sous les yeux. Dans le premier cas, l'extrait figure au début d'une description de la licorne, l'animal qui porte la corne Olifant, dont on a fabriqué le cor de Roland. Il est suivi d'une traduction et d'un commentaire dans lequel le traducteur déclare ne pas vouloir se tromper sur le sens de ces vers (qu'il traduit tout de même). L'autre est un passage concernant l'adoubement de Balldvini (Beaudoin), frère de Roland[12], passage que l'adaptateur se contente de traduire, sans même évoquer la difficulté du texte français : cette fois-ci, donc, la redondance est flagrante, et la présence des vers français reste injustifiée. La seule conclusion qui s'impose concerne en réalité les conséquences de ces deux « preuves » laissées dans le texte : les citations permettent de garantir à la fois l'origine et la compétence linguistique.

11 — Cf *Karlamagnússaga*, édition Unger, *op. cit.*, introduction pp. XXVIII-XXIX ; Gaston Paris, « la Karlamagnússaga, histoire islandaise de Charlemagne », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXIV (1864), pp. 89-123, et XXV (1865), pp. 1-42 ; Erich von Richthofen, « Les deux citations en ancien français du « Guitalin » perdu, insérées dans le texte de la « Karlamagnússaga » », dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux 1969, II, 855-57 ; Povl Skårup, « Oldfranske citater i oversatte sagaer », dans *Mélanges J. Louis-Jensen, Freja Psalter. En psalter i 40 afdelinger til brug for Jonna Louis-Jensen*, Copenhague 1997, pp. 165-169.

12 — Je me permets de renvoyer sur ce point à mon travail : *La Chanson des Saxons et sa Réception norroise*, à paraître prochainement chez Paradigme (l'étude des citations françaises se trouve dans la deuxième partie).

Mais elles sont aussi, plus sûrement que les prologues, les preuves idéales de l'existence du poème perdu. Elles nous invitent en effet à chercher la vraie source, une vieille *Chanson des Saxons* anglo-normande, composée en décasyllabes assonancés, et par là-même probablement plus ancienne que celle de Jean Bodel. Ce raisonnement, tout ou partie, a été tenu – à juste titre, il ne s'agit pas ici de fabrications – par à peu près toute la critique qui s'est occupée de la tradition textuelle de la *Chanson des Saxons*[13]. Mais dans le même temps il occulte un double problème, qui devrait suffire à limiter l'importance des conclusions qu'on tire de ces étranges insertions : le caractère totalement exceptionnel de cette citation en langue vulgaire dans un texte profane en langue norroise, en-dehors des conditions qui appellent traditionnellement le recours à une autorité ; et ensuite, la présence, dont l'éventualité n'est pas annulée par ces quatre vers français dans la saga, d'interpolations n'importe où ailleurs dans le texte. Les remaniements ne sont-ils pas avérés dans la plupart des autres branches du cycle de Charlemagne ?

Quant à la troisième citation, son interprétation est plus délicate encore, si l'on vise à l'identification de la source. Elle est insérée, dans la *Flóvents Saga*, peu avant l'affrontement entre le roi saxon Salatres et le roi français Flórent. Le second y lance au premier l'avertissement suivant :

> þv, iN versti pvtv son ! leingi hevir þv illzkv fylzt ; ok synir þv iþinvm orðvm hegomliga ętlan. Ok nv saNaz þat, er fornqvedit er a Frankis manna tvngv : [´Ki tent sun pie plus que sa chape ne tient, (s'en repent) tost quant freid (li) vient » – þat er sva a vara tvngv : « Sa er lengra rettir siN fót, en yfir hofn hans tekr, hann idraz, þegar kvldi kemr at honvm. »
>
> Fils de pute ! depuis longtemps tu accumules les vices ; tu montres bien par tes paroles à quel point tes intentions sont orgueilleuses. Et ce que dit le vieux proverbe en français est bien vrai : [Ki tent sun pie plus que sa chape ne tient, (s'en repent) tost quant freid (li) vient. – c'est-à-dire dans notre langue : « Celui qui étend son pied plus loin que sa cape, il le regrette, quand le froid vient. »[14]

13 — Ce raisonnement est initié par Unger, puis intégralement repris par Gaston Paris, et par d'autres chercheurs romanistes comme Charles Foulon dans *L'œuvre de Jean Bodel*, Paris, 1958.

14 — *Flóvents Saga*, *op. cit.*, p. 164-165. Le proverbe est ici recomposé par Lidforss et Wulff dans l'édition Cederschiöld à partir du manuscrit AM 580 4to. Cederschiöld fournit la transcription à l'identique en note p. 165, le texte y apparaît beaucoup plus sibyllin. Skårup dans son article « Oldfranske citater [...] », *op. cit.*, tente une autre proposition, après l'édition suédoise et celle, presque contemporaine, de Darmesteter, dans *De Floovante vetustiore gallico poemate et de merovingo cyclo*, Lutetiæ Parisiorum 1877, p. 64.

Les tentatives successives pour reconstruire le texte français à partir du texte norrois ont été guidées par l'allure possible de ce morceau, Skårup le dernier proposant une solution en alexandrins. Mais rien ne certifie que le texte auquel il est ici fait allusion ait été en alexandrins plutôt qu'en décasyllabes, selon les propres conclusions de Skårup, qui préfère laisser la question en suspens[15], et surtout, rien n'indique que ce morceau de texte, pourtant ainsi laissé en évidence, n'appartienne au poème épique. Sa présence peut être le résultat d'une interpolation dans la source, puisqu'il s'agit d'un proverbe. C'est peut-être pour le traducteur une manière indirecte mais efficace de mettre en valeur sa connaissance de la culture française.

Il serait abusif de parler ici de faux manifestes, mais il n'est pas exagéré de voir en ces « vestiges » des preuves insuffisantes.

Les extraits en français rejoignent d'ailleurs, par leur évident désir de légitimation, les interventions dans lesquelles les remanieurs garantissent l'origine de leur travail, dernière série d'indices que j'envisagerai ici. Ce type d'interventions se fait bien entendu avant tout dans les prologues, mais aussi lorsqu'il est fait état d'un changement dans les sources, ou encore aux endroits du texte où les traditions sont notoirement divergentes, c'est-à-dire les situations dans lesquelles il faut présenter sa version comme étant la vraie et l'originale.

Il faudrait ici distinguer deux situations : celle dans laquelle le traducteur ne renvoie qu'à la source, se comportant en tous points comme s'il était le premier à la mettre au jour, et celle, d'autre part, dans laquelle les auteurs ont à défendre leur version contre une autre, par exemple une version antérieure.

Les sagas de chevaliers contiennent dans leurs prologues des formules tout à fait analogues à celles qu'on trouve dans nos chansons. On y fait par exemple allusion au livre ancien dans lequel est conservée la légende : une « [...] bonne chançon vaillant/Dont li livre d'estoire sont tesmoing et garant ! » pour reprendre ce qu'écrit Jean Bodel au début de la *Chanson des Saisnes*[16]. L'utilisation de ce genre de formule qui renvoie à la « vraie source » répond pourtant, me semble-t-il, à des stratégies différentes. En effet, la traduction norroise de la *Chanson des Saxons* ne voit réapparaître la mention de l'autorité des « livres anciens » que dans la seconde rédaction, celle du manuscrit B, qui est un des manuscrits rema-

15 — « Selv tror jeg ikke særlig på det forslag, men overlader til andre at jorde det. Jeg er ikke engang sikker på at originalens vers havde tolv stavelser snarere end ti » « Oldfranske citater... », art. cité p. 69.

16 — *La Chanson des Saisnes*, éd. critique d'A. Brasseur, Genève, Droz 1989, v. 3, p. 2-3.

niés. On n'a d'ailleurs conservé sa trace que grâce à une copie sur papier qui date du XVII^e siècle. Arrivé à ce point de la transmission, on peut de toute évidence parler de choix, s'il s'agit ou non de faire apparaître la mention de la source.

Voici la première phrase du texte de la branche V dans la première rédaction, d'époque médiévale[17] :

> Svá er sagt, at þessu næst eflir Karlamagnús konungr ferð sína til Spanialands, [...]
>
> Il est dit qu'immédiatement après, le roi Karlamagnús fit route vers l'Espagne.

C'est un début sans détours. Et, qui plus est, un début « enchaîné » avec ce qui précède, c'est-à-dire le récit de la guerre contre Agolant. Que le texte ainsi inséré ait disposé ou non d'un prologue que le rédacteur aurait supprimé, ou au contraire que la chanson ait commencé *in medias res* comme le *Roland*, c'est ce qu'il est très difficile de prouver.

On remarque en revanche que le manuscrit B substitue à cette brève entrée en matière un prologue qui amorce un mouvement proprement contraire. Cette copie d'une version médiévale du cycle carolingien, effectuée par souci de conservation peu avant 1700 ans, se présente comme une reproduction à l'identique : graphies, particularités linguistiques et grammaticales sont respectées[18]. Il s'agit donc sans doute d'une copie « transparente », du fameux « vieux codex » mentionné par le collectionneur Árni Magnússon et qui disparut dans le grand incendie de Copenhague. Pour cette partie du texte au moins, la copie B effectue en quelque sorte une démarche généalogique inverse de la première rédaction ; cette dernière se caractérisait au contraire, dans tous les cas où c'était possible, par une forte tendance à effacer les signes menaçant l'unité du cycle.

En B, le prologue de la branche V est parfaitement redondant, une fois le texte replacé dans la compilation :

> Sva er sa[g]t ok á fornum bókum ritat at Karlamagnús keisari hefir ráðit fyrir Frakklandi, hann var son konungs þess er pippin er nefndr. Hann var mikill orrostumaðr ok sótti í mörg lönd með herskildi. Svá er sagt at hann var staddr nokkurt sin þrjá vetr í herför einni á Hispanialandi, [...]
>
> Il est dit et écrit dans des livres anciens que l'empereur Karlamagnús a régné sur la France, c'était le fils de ce roi qui est

17 — Unger, p. 371, d'après la rédaction alpha, manuscrit A.

18 — Le modèle en était soit norvégien, de la fin du XIII^e, soit islandais du début du XIV^e (Halvorsen penche pour cette dernière solution).

> appelé Pépin. C'était un grand guerrier, il attaqua de nombreux pays. Il est dit qu'une fois il partit en expédition et y resta trois ans, [...][19].

Deux éléments devraient ici retenir l'attention : 1) on spécifie dans ce prologue l'existence d'une version écrite de la légende, « dans des livres anciens », celle-ci étant plus digne de confiance qu'une simple allusion à la circulation orale ; 2) on y fait apparaître les débuts d'un résumé dynastique, exactement comme s'il n'avait jamais été question de Charlemagne auparavant. Ou exactement comme si le texte source était, à l'image de la *Chanson des Saisnes* de Jean Bodel, une chanson isolée s'ouvrant sur un prologue généalogique (en ce cas, la version norroise l'aurait peut-être écourté). Et c'est encore dans B, la version la plus notoirement remaniée, que l'on souligne l'authenticité de la source par ce genre de formule. La chanson de Jean Bodel, le *Guitalin* du rédacteur A et celui du rédacteur B : on se trouve devant trois familles de textes qui présentent chacune des garanties d'authenticité, et pourtant la confrontation des trois jette le doute sur chacune d'entre elles.

Prenons un autre exemple. La rédaction B est la seule à avoir conservé ce qui constitue actuellement la branche II, la *Saga d'Olif et son fils Landres*. Le rédacteur dispose ce récit à la fin du cycle, au milieu d'un ensemble très disparate constitué de miracles plus ou moins liés à Charlemagne, de textes édifiants, de récits sur la mort de Charlemagne (la vision de Turpin entre autres), le tout précédant un miracle totalement indépendant du cycle carolingien. L'adaptateur norrois semble avoir recopié tels quels ces chapitres immédiatement après la dernière branche complète, celle qui est adaptée du *Moniage Guillaume*, mais il fournit néanmoins des indications sur l'organisation de l'ensemble. Il précise : « le récit de Landres doit figurer juste avant le récit d'Ogier » (c'est-à-dire la troisième branche). Or on peut en toute bonne foi s'interroger sur l'origine du commentaire : s'agit-il d'une déduction faite par le copiste, lequel, par fidélité à sa source, n'a pas voulu modifier l'ordre – ou plutôt le désordre- des textes rassemblés à la fin du cycle ? Ou bien les commentaires se trouvaient-ils dans le parchemin ?

Quoi qu'il en soit, les manuscrits frères b1 et b2 ont suivi les indications de B (ou sont parvenus seuls à la même conclusion) et ont placé la branche II là où elle se trouve actuellement dans le cycle édité par Unger et dans les traductions intégrales, entre la branche I et la branche III. Ils ont également réorganisé les chapitres de la mort de Charlemagne.

19 — Manuscrit « B », AM 180 d fol., folio 193, col.a.

Devant une tradition si diverse, on se pose alors les questions suivantes : la branche II appartenait-elle au cycle de Charlemagne ? Quels sont exactement les chapitres concernant la mort de Charlemagne qui figuraient dans le cycle ? Les réponses proposées par la critique sont diverses.

Et pourtant, le prologue de la branche II nous garantit l'origine de ce récit, dont on suit la transmission jusqu'à la source. Dans ce prologue, on explique les raisons de sa composition par les vœux d'un commanditaire précis. Je cite ici le texte dans la traduction de D. Lacroix, à partir de la deuxième phrase du prologue :

> Monseigneur Bjarni Erlingsson de Bjarkö trouva cette histoire écrite et contée en anglais en Écosse, lorsqu'il y séjourna durant l'hiver qui suivit la mort du roi Alexandre. Le royaume revint alors à Margaret, fille du brillant seigneur Eric, roi de Norvège, fils du roi Magnus, et ladite Margaret était la petite-fille d'Alexandre. Monseigneur Bjarni fut envoyé à l'ouest pour cette raison, afin d'assurer la stabilité du royaume et sa fidélité à la princesse. Afin que l'histoire soit plus accessible aux gens, et qu'ils puissent en retirer plus de profit et de plaisir, monseigneur Bjarni la fit traduire de l'anglais en norrois.

Ces renseignements nous permettent de dater (environ de la fin du XIII[e]) l'importation du récit et de le situer, géographiquement et linguistiquement. Ainsi, la source dont est issue la version norroise ne serait pas un texte anglo-normand, mais un poème écrit en moyen anglais. Constance Hieatt, qui a traduit et étudié *Karlamagnússaga* dans son intégralité, tente alors, suivant les indications fournies par ce prologue, de reconnaître au fil du texte les marques d'une source anglaise. Elle s'arrête à certains mots d'importation mais reconnaît rapidement que les « traces des particularités anglaises dans le récit sont difficiles à isoler, car des éléments germaniques ont pu être ajoutés dans la version norroise »[20]. Un peu plus loin elle précise que la source ultime de ce texte anglais hypothétique est sans doute française. Ainsi donc, malgré les quelques exemples proposés à l'étude, la nature du texte reste difficile à déterminer ; il n'est pas même absolument certain que cette source ait été anglaise : ce sont, encore et toujours, les preuves qui manquent. Mais en tout état de cause, le prologue

20 — *The Saga of Charlemagne and his heroes*, translated by C.B. Hieatt, The Pontifical institute of mediaeval studies, Toronto, 1975, vol. I, p. 165 : « Traces of distinctly English features in the narrative are rather difficult to isolate, since some of the Germanic elements could have been added in the Norse version. »

nous invite à chercher les traces de cette origine, et infléchit notre lecture du texte. Et pourtant on pourrait aussi bien reconnaître derrière la première phrase du prologue une ouverture semblable aux clichés de nos chansons :

> Saga þessi er hér byrjast er eigi af lokleysu þeirri, er menn göra sér til gamans, heldr er hon sögd með sannendum, sem síðar man birtast.
>
> L'histoire qui commence ici n'est pas une de ces idioties que l'on raconte pour s'amuser ; elle est au contraire rapportée dans toute sa vérité, comme il apparaîtra plus tard.

Cette entrée en matière qui en fin de compte, est la même que celle de la laisse II de la *Chanson des Saisnes*, se retrouve d'ailleurs presque textuellement dans la *Flóvents Saga* [21] :

> Saga sia er eigi saman sett með loklavsv, heldr er hun savn ; þviat meistari sa, er Simon hett, fann hana skrifaða a Fraklandi i borg þeirri, er Sion heitir, þar sem han heltt skola, ok færði i Frankis mal við fagvrligvm hætti.
>
> Cette histoire n'est pas une invention idiote ; au contraire, elle est authentique, car celui qu'on appelle maître Simon la trouva écrite en France, dans cette ville qui s'appelle Sion [variante : Lion], où il tenait une école et il la traduisit d'une très belle façon dans la langue des Francs.

Dans la suite du texte, « Meistari Simon » paraît à toutes les pages ou presque, à des occasions diverses qui ne semblent pas toutes nécessiter la présence d'une autorité.

Voyons enfin le cas des protestations d'authenticité dans lesquelles les auteurs défendent leur version contre une autre.

Nous sommes habitués à trouver dans nos chansons les références aux autres jongleurs (« jongleurs bâtards », « mauvais jongleurs », à qui l'imagination ou la mémoire fait défaut, etc.) qui ne racontent pas la vraie histoire. Si nous ne croyons pas sur parole les auteurs de ces allégations, du moins en tire-t-on parfois la conclusion qu'il a circulé plusieurs versions de la chanson que l'auteur exécute[22].

L'exemple le plus frappant est contenu dans la version B de la *Bataille de Roncevaux*. Cette dernière est assez mal conservée par

21 — Mais il est possible ici que *Flóventssaga* ait subi l'influence de *Karlamagnússaga*.

22 — C'est un des arguments invoqués par exemple par Charles Foulon pour accréditer sa thèse de l'existence d'une version « courtoise » et d'une version « populaire » de la *Chanson des Saisnes*. Il prend donc au sens propre les vers mentionnant les « jongleurs courtois » qui ne racontent pas l'histoire comme il faut. (*L'Œuvre de Jean Bodel*, *op. cit.*, p. 332).

les manuscrits de la première rédaction, puisque le premier manuscrit, A, s'arrête avant le début de l'épisode de Roncevaux dans le cycle, et que le second manuscrit, a, est dans un état de conservation assez mauvais (il lui manque les dernières lignes de l'épisode de Roncevaux). Il est donc difficile de se faire une idée précise de ce que contenait la toute première version norroise de la traduction de la *Chanson de Roland.*

Un point a particulièrement préoccupé le remanieur que copie le témoin « B » de la compilation : la présence de Turpin sur le champ de bataille. Et c'est compréhensible : la *Chronique de Turpin* est reprise fréquemment dans la saga, indirectement ou par l'intermédiaire de Vincent de Beauvais. Contrairement à la version que la *Chronique* donne de la bataille, celle de la *Chanson de Roland* qu'a reçue le rédacteur du témoin « a » faisait, on le sait, mourir l'archevêque aux côtés du neveu de l'empereur. Version inacceptable que le remanieur de B décide de modifier en argumentant de la façon suivante (le passage se trouve immédiatement après la mort de Roland) :

> Sú bók er heitir Speculum historiale váttar þat, at virðuligr herra Turpin erkibyskup Reinsborgar var eigi í þeim bardaga, sem gerðist í Runzival, heldr með Karlamagnúsi konungi, þó at sumar norrœnubœkr segi öðruvís af þvísa efni. þvi váttar þat fyrr nefnd bók, at á sama dag, sem orrostan var í Runzival, söng Turpin erkibyskup sálumessu á þeirri fegrstu eng, er Karlamagnús hafði sett sín landtjöld [...].
>
> Ce livre qui s'appelle *Speculum historiale,* atteste que le vénérable Turpin archevêque de Reims n'a pas participé à cette bataille qui eut lieu à Roncevaux, mais se trouvait auprès du roi Charlemagne, bien que certains livres norrois ne disent pas la même chose à ce propos. Le livre nommé plus haut affirme que, le jour de la bataille de Roncevaux, l'archevêque Turpin célébrait la messe dans le très beau pré où Charlemagne avait installé son camp[23].

Il arrive donc que les autorités soient citées face à d'autres, aux endroits du texte où le remaniement est manifeste. Et ici, la question se pose, bien sûr, de savoir si le rédacteur de la source de B (l'auteur du vieux codex, non le copiste du XVII[e], peu susceptible d'avoir interpolé lui-même) avait en tête un des manuscrits de la version alpha, une version concurrente donc, ou bien s'il faisait allusion à une source qu'il suivait lui-même, et qui aurait offert une version similaire à celle que suivent les concurrents.

23 — Unger, p. 525, apparat critique. AM 180 d fol., fol. 258, col.a. Voir aussi Aebischer, *Rolandiana Borealia,* Lausanne, 1954, p. 54.

En d'autres termes, soit l'auteur B de cette version « turpinienne » du *Roland* norrois a ressenti le besoin de défendre sa propre source face aux autres, soit au contraire il l'a lui-même abandonnée pour une version concurrente.

La source française nous est cette fois quasiment occultée. On pourrait dire qu'on touche là au degré ultime du brouillage des sources : celui qui est provoqué par les interventions des auteurs eux-mêmes.

Traits stylistiques, influences étrangères dans l'organisation narrative, prologues, citations et autres garanties sont autant d'indices d'après lesquels on peut établir la nature des sources épiques françaises des sagas traduites. Cependant dans ce type d'étude, les preuves incertaines (celles en particulier qui utilisent le lexique ou les tournures syntaxiques) rejoignent bien vite celles qu'on tient pour des évidences. La résurgence soudaine et fragmentaire des chansons anciennes dans le texte norrois est juste suffisante pour nous faire désirer la chanson perdue. Mais dans les quelques exemples étudiés ici, elle ne suffit pas à la reconstruction du modèle dans son intégralité. Et c'est précisément parce qu'il s'agit, non d'une falsification des sources, mais plutôt d'un brouillage, c'est-à-dire un mélange de vrai et de faux, qu'on ne peut se fier à elles.

Hélène TÉTREL
Université de Bretagne Occidentale (Brest)